



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

27 | 1999
Varia

AUTOGRAPHES ET DOCUMENTS

Christian Albertan et Anne-Marie Chouillet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/1782>

DOI : 10.4000/rde.1782

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1999

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Christian Albertan et Anne-Marie Chouillet, « AUTOGRAPHES ET DOCUMENTS », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 27 | 1999, mis en ligne le 07 août 2007, consulté le 21 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/rde/1782> ; DOI : 10.4000/rde.1782

Propriété intellectuelle

AUTOGRAPHES ET DOCUMENTS

Notre rubrique, compte tenu des ambitions et de l'influence de l'*Encyclopédie*, des réactions qu'elle a suscitées et de l'importance du réseau de connaissances de ses auteurs, n'accueille pas que des documents émanant des seuls Encyclopédistes ou les concernant exclusivement.

Pour faciliter la consultation de cet ensemble nécessairement hétérogène, nous avons opté par un classement alphabétique. Chaque élément est suivi d'une référence renvoyant à une liste détaillée de catalogues qui se trouve à la fin du répertoire et d'un numéro renvoyant au catalogue cité. Les éventuelles interventions de la rédaction, qui ne peut garantir l'exactitude de toutes les copies de documents, sont entre crochets.

Cette rubrique doit beaucoup aux personnes qui, fort aimablement, nous font parvenir des catalogues étrangers ou rares. Elles en sont ici vivement remerciées.

Christian ALBERTAN et Anne-Marie CHUILLET

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE Jacques-Henri, (1737-1814) écrivain

- L.A.S., Paris « au palais national des sciences et des arts » 1^{er} vendémiaire VII (22 septembre 1798), au citoyen LE DANOIS ; demi-page in-8. Rentrant de la campagne d'où il a ramené « toute ma petite famille en parfaite santé », il vient de recevoir l'invitation de son correspondant pour le premier jour complémentaire (17 septembre). Il le remercie de son agréable souvenir... (*Cat.* 3, n° 264).
- Lettre autographe signée. Paris, 29 juin 1809. 2 pages in-4, adresse au dos. On joint une gravure romantique représentant Virginie et un indigène : « *Buvez, bon noir, buvez* ».

Les Psaumes de David.

Bernardin de Saint-Pierre exprime d'abord sa lassitude devant la longueur du procès intenté par les héritiers de son beau-père, l'imprimeur Pierre-François Didot, décédé en 1793. L'écrivain avait épousé sa fille Félicité la même année, après avoir été un temps associé à sa célèbre papeterie de l'Essonne, l'une des plus anciennes et des plus importantes de France. Il eut avec elle deux enfants, Paul et Virginie.

« *J'ai trouvé, mardy au soir, à mon arrivée de la campagne des papiers concernant un vieux procès de la Succession Didot. Il dure depuis quatorze*

ans, sans que je sache quand j'en verrai la fin. Parmi ces papiers qui m'affligent souvent, j'ai trouvé un paquet de l'envoy de Monsieur Le Danois...

Je le remercie donc de la traduction du pseume exurgat Deus qu'il m'a envoyé de la part de son auteur. Ce n'est pas de celle de la Vulgate, ni de celle de Saint Jérôme, mais de la traduction de M. Gosseaume, et applaudie à si juste titre par l'académie de Rouen. Ce n'est pas que les notes savantes qui la précèdent n'ayent aussi leurs mérites, mais j'avoue que les souvenirs de Debora et de Judith ne m'édifient point. Il est clair qu'elles ont violé les lois les plus sacrées de la morale par leur triomphe même. Ces loix éternelles sont empreintes dans le cœur humain et elles viennent plus sûrement de Dieu que l'histoire particulière des Juifs. Je sais bien qu'on les fait concorder, mais tant pis. Il est né de cette concordance une science plus coupable que les actions des prophétesses ; car elle apprend au nom de Dieu à tout oser, et à tout justifier. Elle donne aux cieux la couleur de la vertu et à la vertu celle des cieux. L'histoire en fourmille de preuves.

Il n'en est pas de même de la traduction de M. Gosseaume. Le style en est facile et sans équivoque, elle élève l'esprit, elle chauffe le cœur, elle est pleine d'images à la foi simples et sublimes. Elle inspire la plus grande confiance dans la justice, la bonté et la toute puissance de Dieu, elle renferme les expressions les plus touchantes de la reconnaissance des peuples et elle s'applique de la manière la plus naturelle aux merveilles opérées de nos jours.

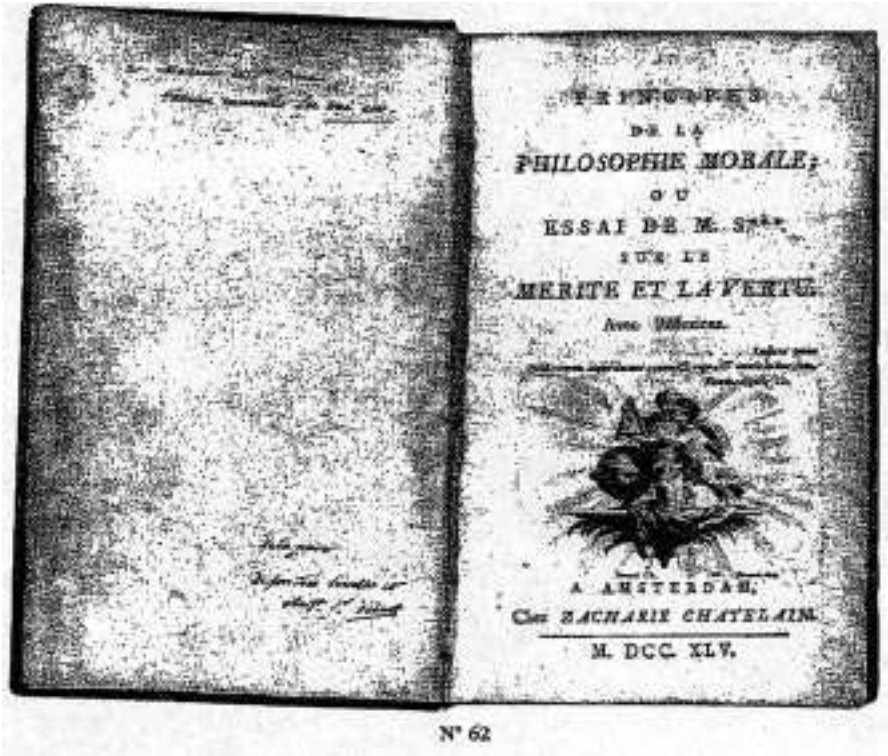
... David était un grand roi qui invite les enfans d'Israel à louer le seigneur ; ... Pour moi qui ne suis qu'un berger sans troupeau, je bénirai le Dieu de l'univers de m'avoir donné un petit coin de terre où les abeilles sucent et lèchent le calice des fleurs à mon profit, en attendant qu'il me délivre de mon procès. Les créanciers qui dévorent la succession de mon beau-père et qui se préparent à en faire autant de celle de mes enfans sont plus redoutables pour moi que les habitans des Bazarz ne l'étoient pour les israélites. Il y a 14 ans que mon procès dure. C'est un hydre. Je prendrai quelque jour la liberté de m'adresser au grand juge, s'il daigne m'écouter. Il m'a autrefois rendu le service d'empêcher une petite injustice.. ». (Cat. 5, n° 8).

BUFFON Georges-Louis Leclerc, comte de (1707-1788) le grand naturaliste et écrivain : P.S. (deux fois) avec apostilles autographes, Montbard 17 octobre 1764 et 11 avril 1765 ; sur 3 pages in-4 (lég. fente et petit trou). Acte de vente à Antoine ROYER, avocat au Parlement, de « la coupe et superficie d'un petit canton de bois d'environ neuf arpens restant de la vente du Poirier brutol nouvellement exploité par les S^{rs} Viardot et Triboley », pour la somme de « soixante livres par chacun arpent »... Buffon a signé avec la mention : « J'approuve lecriture cydessus quoique d'autre main »... Il reconnaît aussi avoir reçu le même jour 60 boisseaux d'avoine à raison de 15 sols le boisseau, puis le 11 avril 1765, « Reçu quatre cent quatre vingt livres dans les marchandises cy dessus en un mandat de 360^{ll} »... (Cat. 3, n° 41).

COCHIN Charles-Nicolas (1715-1790) dessinateur, graveur et écrivain

— L.A.S., 16 juillet 1760 ; 1 page in-4. Il regrette d'avoir raté sa visite. « Je pense que c'étoit les memoires que vous m'avés envoyé que vous souhaittiés que je vous remisse. Comme en effet je ne sçais pas dans quel

moment je pourrais obtenir le temps necessaire de Monsieur le Directeur General pour les lui presenter, vû qu'il nest pas encore de retour ; et que je crains que ce retard n'arrête quelque operation plus importante, je vous les renvoye certifiés comme vous me l'avés demandé »... (Cat. 3, n° 68).



N° 62

[DIDEROT Denis]. *Principes de la philosophie morale ou essai de M. S*** sur le mérite de la vertu. Avec Réflexions.* Amsterdam, Zacharie Chatelain. 1745 ; 2 parties en un vol. in-12 de xxx pp., 1 pl., 130 pp., 1 pl., pp. 131-297, [5] ff. veau marbré de l'époque, dos à nerfs orné.

Édition originale ornée de 2 en-tête et de 2 figures de Durand, ces dernières gravées par Fessard.

Avec cet Ouvrage, Diderot n'a fait que traduire, compléter et commenter l'*Enquête sur la Vertu* d'Anthony Shaftesbury (1699). Il le dit dans la préface : « [...] qui n'était qu'une démonstration métaphysique s'est converti en éléments de morale assez considérables » (p. xxx).

TRÈS PRÉCIEUX EXEMPLAIRE ENRICHÉ D'UN ENVOI AUTOGRAPHE SIGNÉ DE DIDEROT. On lit sur la garde :

Pour M. de S^{te} Croix et Madame de S^{te} Croix. Totum numeris hoc tui est. De la part de son très humble et obéi^t s^r Diderot. Les dédicaces des auteurs anciens et de Diderot en particulier sont extrêmement rares. Le biographe le plus méticuleux de Didotot (Arthur Wilson) a eu connaissance de cet exemplaire mais n'a pu identifier M. et M^{me} de Sainte-Croix qui, d'après le libellé de l'envoi semblent s'être acquis une dette de reconnaissance auprès du futur encyclopédiste. L'exposition DIDEROT de la bibliothèque Nationale (1963) ne présentait aucun livre dédicacé par le philosophe. L'exemplaire a été catalogué par Pierre Berès (catalogue 48, Paris, déc. 1950, n° 118 reproduction).

GREUZE (Jean Baptiste) (1725-1805).

Certificat aut. sig. « ce 13 prairial an 9 » 1/2 p. in-4 très rare.

Greuze certifie que dans l'année 1791 il a fait pour M. Deviette le portrait de son épouse « plutot par amitié que par intérêt lequel il me demande pour sa propre jouissance, et je certifie de plus que je me chargeai pour l'obliger de faire faire par De Bréa peintre de miniature une copie de ce même portrait pour être placée sur une tabatière qu'il destinait à son beau-père, desquels objets ayant été livrés, il me remit à la même époque trente trois louis dont vingt cinq pour le tableau et huit pour la copie ». Voir reproduction réduite. (*Cat.* 1, n° 45725).

GRIMM (Melchior, Baron de), écrivain et critique allemand, rédacteur d'une correspondance littéraire destinée à renseigner plusieurs princes étrangers sur la vie parisienne (1723-1807).

— L.a.s. à *Mme de Boncourt*. Paris, 5 février 1750. 1 p. 3/4 in-4. (Petit manque réparé).

Jolie lettre relative à une dette contractée par le fils de sa correspondante auprès du marquis des Issars, ambassadeur du Roi à la Cour de Dresde. Le fils étant décédé, le marquis des Issars a été remboursé par le comte de Friese, de passage en Saxe, qui a entre les mains le billet d'honneur de M. de Boncourt. « C'est dont il m'a chargé de vous avertir... et qu'il n'a pas osé faire plutot de peur de renouveler vos douleurs peut être encore

aujourd'hui mal assoupies, et si justes à tous égards... Il a pris une très sincère part à ce triste événement ». Il demande à Mme de Boncourt d'adresser sa réponse « à l'hôtel de Mr le Maréchal de Saxe Quai des Théatins ». (*Cat.* 6, n° 2274).

LA CONDAMINE Charles Marie de (1701-1774). Naturaliste et voyageur, on lui doit la découverte du quinquina et du caoutchouc. — Mémoire autographe signé à M. Pommery, avec les signatures autographes de Marie-Adélaïde, Sophie Philippine et Victoire Louise, filles de Louis XV. Paris, 13 mars 1773. 1 page in-folio.

Étonnante pièce enrichie des signatures des filles de Louis XV.

« J'ai commandé à Rome en 1756 un portrait du feu Roi de Pologne, Stanislas le Bienfaisant, en mosaïque, sorte de peinture aussi durable que le marbre, et qui se nettoie avec une éponge et de l'eau. Je voulais donner à la feu Reine [Marie Leczinska, fille de Stanislas et femme de Louis XV] un faible témoignage de ma reconnaissance des bontés dont S.M. m'honorait ».

Touchée du présent, la Reine lui promet son portrait en échange, promesse « confirmée par M. le président Hénault, par M. Hulin et par le P. Birganski, et par M. le comte de Tressan. On a trouvé depuis la mort de la Reine une note écrite de sa main avec ces mots Mon portrait à M. De La Condamine ». Mais cinq années plus tard, le savant n'en a toujours pas pris possession, bien qu'il ait prié « Madame Louise d'en rappeler le souvenir à Madame Adélaïde, de qui je n'ai pas l'honneur d'être connu ; mais cette princesse ne veut plus se mêler des affaires de ce monde ».

Cette nouvelle requête fut cependant entendue : trois lignes signées par les princesses de sang autorisent en effet M. de Pommery « à faire faire pour M. de La Condamine le portrait de La Reine en bracelet entouré de diamant, pour nous aquiter envers lui de la promesse que la Reine lui avait faite ». (*Cat.* 5, n° 52).

LALANDE Joseph Jérôme Lefrançois de (1732-1807)

— L.A.S. comme *Directeur de l'Observatoire* à Madame de Montalembert. Paris, 24 Avril 1797. 1 p. in 8°.

Jolie lettre du célèbre astronome. « ... Permettes que M. Maurice habile astronome de Genève vous présente ma lettre et celle du cher général (Le marquis de Montalembert) avec lequel je parle souvent de vous... » (*Cat.* 8, n° 59).

LESPINASSE Julie de (1732-1776) femme de lettres

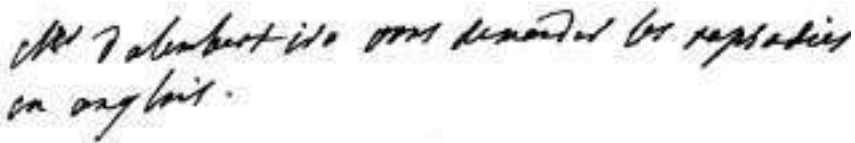
— L.A., Lundi 24 avril [1775], au marquis de CONDORCET, à Ribemont ; 3 pages in-4, adresse, cachet cire rouge aux armes. L'ambassadeur a été bien flatté du mot de Condorcet ; il s'en va cette semaine, et lui manquera beaucoup, « mais il me fera sentir très distinctement la différence infini qu'il y a entre le plaisir qui dissipe, ou celui qui touche et intéresse, ce ne sera qu'une privation négative »... Elle dit à son ami toute son affection... « Vous

ne faites pas cas de la raison lorsqu'il s'agit de sentiment : ha ! mon dieu que les gens raisonnables sont froids. Depuis long tems je le sais, il me semble que nous n'avons pas même une langue commune »... Elle donne des nouvelles de M. de Clansonette, évoque un dialogue de Pégase et d'un vieillard qu'elle a réclamé à Mme de Meulan, et commente le vif intérêt suscité par *Iphigénie en Aulide* : « L'opéra de GLUCK, les disputes, les haines ont fait diversion aux grands talents de M^r Tessiers, mais cet opéra rend les conversations bien aigres et bien monotones, il est impossible d'y prendre part. J'aimois d'abord la chaleur l'engouement qu'on y mettoit, mais actuellement c'est du mépris, de l'aversion je n'y trouve plus le mot pour rire. L'abbé Arnaud a écrit une longue lettre dans la gazette de littérature, elle n'a point de succès, pour moi je ne l'entend pas et je crois que ce n'est que ma faute »... Elle se sent triste « sans en avoir un sujet bien actif, mais aussi mon ame a tant souffert qu'elle en est restée abatus » (*Cat.* 2, n° 172).

LESPINASSE Julie de (1732-1776). Amie des Encyclopédistes, elle tint un salon littéraire fréquenté par D'Alembert, Condorcet, Condillac. — Lettre autographe [à M. Suard]. S.l., samedi au soir. 1 page in-4.

*« Les plaisirs d'un age avancé sont la plaisirs qu'on se rappelle.
Voilà où j'en suis, Monsieur, j'avois esperé vous voir au jour dhui et vous
vois préféré Amenaïde et vous avés bien fait. Vous avés eu du plaisir, de la
douleur, votre ame a eu de grands mouvements, la pierre est dans les limbes
et ce repos me tue. Bon soir. Si je suis demain comme la fille de Mde
Jourdain que mes deux jambes puissent me porter, j'iroi chez Mde
Marchais, ou j'espere bien que vous serés, je ne suis pas sortie de mon
fauteuil, parce que j'ai mal a un pied et a la jambe. Mille tendresse a
madame Suard.*

Mr d'Alembert ira vous demander les rapsodies en anglois ».



Les amours malheureuses de D'Alembert avec la ravissante Julie de Lespinasse, rencontrée chez Mme Du Deffand où elle était alors simple dame de compagnie, restent parmi les plus célèbres du temps des Lumières. Orgueilleuse de cet amant dont la gloire rejaillissait sur elle, Melle de Lespinasse agréa ses avances huit années durant. La rencontre avec le comte Moura la détourna enfin du philosophe, qui lui resta cependant dévoué jusqu'à ses dernières heures. Cruelle, elle lui fit partager ses passions malheureuses au point de lui remettre à sa mort la correspondance passionnée qu'elle avait entretenue avec le comte de Guibert dont le mariage était en train de la tuer. (*Cat.* 5, n° 56).

NECKER Jacques (1732-1804) financier, contrôleur général et ministre des Finances

— L.A., 4 brumaire, au libraire MARADAN à Paris ; 1 page et quart in-4, adresse, cachet cire rouge. À propos d'une affaire d'édition. ...« Les éditeurs de l'ouvrage sont venus me dire qu'ils étoient instruits qu'un autre libraire étoit informé de leur entreprise et du point où elle en étoit qu'ils l'étoient de même des expéditions faites à Paris et qu'ils ne croyoient pas devoir différer le débit il aura donc lieu le dix de ce mois Brumaire »... Il prie donc à Maradan de remettre à Eugenes les exemplaires qu'il demandera. (Cat. 3, n° 219).

ROUSSEAU Jean-Jacques (1712-1778). Écrivain et philosophe. — Lettre autographe à un éditeur. S.l.n.d. 1 page in-12 oblong.

« On ne publie pas un de mes écrits qu'on n'ait commencé par le mutiler et l'estropier ... »

En ce cas il faudrait veiller
à la correction ; car on ne publie
pas un de mes écrits qu'on n'ait
commencé par le mutiler et l'estropier.
J'ai reçu votre dernière lettre ; je
vous en remercie. Dans l'accablement
où je suis, je ne puis vous écrire
aujourd'hui plus au long.

« Faites-moi l'amitié, Monsieur, de faire courir cette lettre. Si vous pouviez même la faire insérer dans quelques journaux ou papiers publics, j'en serois fort aise.

En ce cas, il faudrait veiller à la correction ; car on ne publie pas un de mes écrits qu'un n'ait commencé par le mutiler et l'estropier. J'ai reçu votre dernier envoi ; je vous en remercie. Dans l'accablement où je suis, je ne puis vous écrire aujourd'hui plus au long ». (Cat. 5, n° 86).

TURGOT Jacques ministre des finances de Louis xv, intendant de Limoges (1727-1781).

L. aut. à Caillard, Limoges, 5 déc. 1772. 1 p. 1/3 in-4. (Adresse, cachet).

Ce Caillard était un ami de jeunesse de Turgot qui réussit à l'introduire dans la carrière diplomatique. C'est d'ailleurs à cela qu'il fait allusion dans cette lettre : « Je ne sais si Mrs de Boisgelin sont à Paris, je voudrais bien qu'ils pussent agir efficacement pour vous ». Son ami est d'ailleurs chez lui à Paris où il adresse cette lettre. (Cat. 4, n° 46011).

VOLTAIRE (François Marie Arouet) (1694-1778)

— Lettre aut. sign. V à une dame. Sans date mais certainement de Ferney, vers 1758. 1 p. in 4.

Jolie lettre. « Calfeutrés vous, chauffez vous bien madame, digérez, jouissez de la société d'une amie charmante et de la conversation personnelle qui doit rendre votre vie agréable. On abrège ses jours dans le trac des cours, on les prolonge et on les rend serains dans la retraite. Si je suis en vie j'en ay l'obligation à ma campagne. J'ai acheté deux terres belles et bonnes auprès de mes Délices par reconnaissance du bien que m'a fait la vie champêtre. J'AY TROIS PORTS CONTRE TOUS LES NAUFRAGES. C'est là que je plains les folies barbares de ceux qui s'égorgent pour les rois, j'y ris de la folle ridicule des courtisans et du changement continuel de scènes dans une très mauvaise pièce. Les vers que vous m'envoyez ne donnent point envie de rire, ils disent les vérités bien tristes. Il faut s'attendre à peu de gloire et peu d'argent. Passe pour le premier point. Le duc de Lauraguais renonce à la gloire et garde son argent, mais la France perd le sien... » (*Cat.* 8, n° 96).

- L.A.S. « V », aux Délices 30 [juin 1760], à Louis-Gaspard FABRY, premier syndic, maire et subdélégué à Gex ; 2 pages in-4, adresse. Au sujet des frais de justice qui lui sont réclamés à tort dans l'affaire Panchaud. Fabry possède maintenant les pièces montrant « que La Perrière n'est pas plus de la juridiction de Tournay que de celle de Milan ou de Rome. C'est une vexation odieuse les terres ne sont déjà que trop a charge... Le Parlement de Dijon doit donc remettre les choses en règle : « il est clair que c'est au Roy a payer. Nous lui payons d'ailleurs assez on ne reçoit point ses rentes de Paris. Les batiments ruinent, les terres ne raportent pas la culture. S'il faut encore payer les proces criminels des Suisses il ny a pas moyen d'y tenir »... (*Cat.* 3, n° 298) [Best 8267 ; Best D 9015].
- Lettre signée « *Voltaire, gentilhomme ord. du Roy* » à M. Abeille. Aux Délices par Genève, 7 février 1762. 1 page 1/2 in-4, adresse au dos avec cachet de cire. Jointe la lettre signée dudit Abeille, adressée à Voltaire. Paris, 23 janvier 1762. 1 page in-4. 6 500 F

Voltaire jardinier.

La lettre envoyée à Voltaire par M. Abeille, jointe ici, transmettait à ce dernier *Le corps d'observations de la Société de Bretagne*. Louis-Paul Abeille, qui se trouvait être alors « *secrétaire de la société d'agriculture, du commerce et des arts de la Province de Bretagne* » en était l'auteur :

« *Les hommes supérieurs inspirent la confiance... On a tout à gagner, Monsieur, en lisant vos ouvrages ; mais la postérité perdrait trop si vous lui dérobiez le tems que vous lui devés, pour la lecture de tous ceux qu'on a la vanité de vous adresser. Agréés cependant le premier recueil d'une Compagnie qui s'est consacrée à la bienfaisance. C'est un titre de recommandation auprès de vous...* »

La réponse de Voltaire témoigne de sa délicatesse : « *Je suis le moindre des agriculteurs, et dans un país qui peut se vanter d'être le plus mauvais de France, quoi qu'il soit des plus jolis ; mais quiconque fait croître deux brins*

d'herbe où il n'en venait qu'un, rend au moins un petit service à sa patrie. J'ai trouvé de la misère et des ronces, sur de la terre à pot. J'ai dit aux possesseurs des ronces, voulez-vous me permettre de vous défricher ? Ils me l'ont permis en se moquant de moi. J'ai défriché, j'ai brûlé, j'ai fait porter de la terre légère, on a cessé de me siffler et on me remercie. On peut toujours faire un peu de bien partout où l'on est. Le livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, Monsieur, en doit faire beaucoup. Je le lis avec attention. Corneille ne me fait point oublier Triptolème... »

Triptolème, héros de la mythologie grecque et des mystères d'Eleusis, fut chargé par Déméter de parcourir le monde sur un char tiré par deux dragons pour y semer le blé. ☐ Lettre publiée dans la Correspondance de Voltaire, tome X, n° 4831 (Paris, Garnier frères, 1881). (Cat. 5, n° 98).

- L.S. « Voltaire », Ferney 28 novembre 1770, [à Guillaume-Claude de LALEU] ; 2 pages in-8 (petite déchir. sans manque) ; la lettre est écrite par son secrétaire WAGNIÈRE. Il atteste qu'il vit toujours. « Ma colonie même de Ferney vit aussi, quoique M^r le contrôleur général lui ait porté un coup mortel en mettant la main sur deux cent mille francs que M^r de La Borde me faisait valoir. J'ai bâti onze maisons ; j'ai attiré quatre cent étrangers dans un village qui ne contenait que quarante pauvres. J'ai établi un commerce qui s'étendait tous les jours dans les païs étrangers. Le coup fatal porté sur les rescriptions n'a pu détruire entierement cet ouvrage qui était protégé par le Roi »... Il réclame de l'argent dû par le roi du DANEMARK, et mille écus qui pourront revenir à Mme DENIS de la succession de Guise. Il vante sa fabrique de montres : « On ne travaille pas mieux à Paris et à Londres, et la fabrique de Ferney est moins chère d'un tiers. Si jamais quelqu'un de vos amis veut un joli ouvrage à bon marché il n'a qu'à le commander à la fabrique, on le lui enverra à Paris franc de port et garanti »... (Cat. 2, n° 295) [Best 15770 ; Best D 16794].

WAGNIÈRE Jean Louis secrétaire de Voltaire (1739-1787).

- Ms aut. 2 p. in-4.

Epître de Voltaire de la main de Wagnière intitulée « Epître à M. le comte de ^{xxx} 16 septembre 1723 ».

« En bizarre amateur des endroits solitaires

Je me promenais, l'autre jour

Dans cet agréable séjour

Fatal aux soins jaloux des maris et des mères...

on a bien raison de dire que les poètes sont fous ; n'est-ce pas l'être bien en effet, que de mettre quinze vers à dire : j'étois au bois de Boulogne jay beau en avoir honte ; l'accès me reprend...

Au diantre le verbiage ! je vis une perdrix qui me fit souvenir de celle que vous m'avez promise, de que j'attends encore, &c. » (Cat. 1, n° 45782).

*Au diantre le verbiage ! je vis une Perdrix qui me fit
souvenir de celle que vous m'avez promise, de que j'attends
encore, &c.*

(1723)

ADDENDA

Ces addenda accueillent des documents du XVIII^e siècle qui, tout en ne concernant ni de près ni de loin l'*Encyclopédie* et ses auteurs, nous paraissent devoir être signalés à l'attention des chercheurs et des curieux en raison de leur intérêt exceptionnel.

Dans le descriptif sommaire qui en est fait les références, sauf mention contraire, renvoient à la liste des catalogues de la rubrique générale. Les lecteurs peuvent nous indiquer s'ils sont à la recherche d'un type de document particulier. Nous nous efforcerons de leur signaler ce qui pourrait les intéresser dans les catalogues examinés.

DU BARRY Jeanne Bécu, comtesse (1743-1793). Maîtresse de Louis XV. — Pièce avec 11 lignes autographes, signée « *la comtesse du Barry* ». S.l.n.d. 1 page 1/2 in-folio.

Les portraits de la Du Barry.

« La fin de l'année précédente...
 portraits de...
 Louveciennes - La Comtesse de Barry »

Abondamment représentée par les peintres de son époque, la Du Barry, qui avait captivé le roi par sa gaieté et sa beauté, dépensa avec largesse les subsides que lui prodiguait son royal amant.

« *Mémoire abrégé des ouvrages de peinture commandés par Madame la Comtesse Du Barry à DROUAIS, peintre du Roy, Premier peintre de Monsieur et à sa femme, pareil à ceux que Madame la Comtesse a entre les mains avec les plus grandes diminutions possibles...* ».

Figurent dans cette liste vingt-huit portraits, avec leurs prix respectifs : « *Le portrait de Madame la Comtesse Du Barry en Flore ; le second portrait de Madame la Comtesse en habit de chasse ; quatre dessus de portes de Mr FRAGONARD achetés au Sr Drouais ; quatre dessus de portes pour le pavillon neuf de Louveciennes, une copie du portrait du Roy en miniature ; le portrait de Mirza...* ».

La comtesse a rajouté de sa main : « *Je dois si devant le compte si dessus 33268 diminuan 2642 reste 30610. Je dois à Drois 30616... Lui paier 4000 mille livre contant m'obliger de pier les dix mille restans à la fin de l'année prochaine ... Drois remontera tous mes tableaux à Louveciennes.* » (Cat. 5, n° 34).

CHENIER Marie-Joseph (1764-1811) Homme politique et écrivain, frère d'André.

Député à la Convention, il vota la mort du Roi, devint le chantre officiel de la Révolution en écrivant les paroles de nombreux hymnes (« Chant du départ »), mais ne sut pas sauver son frère de la guillotine et navigua par la suite « dans le sens du vent ».

L.A.S. 1 p in-8, avril 1810, à Madame de Maisonnavé (adresse)
 « Pardon, ma chère petite ; faites les honneurs de chés moi à M. de
 BEAUBOIS et à mon frère, je suis obligé pour affaire de rester dîner chés
 DAUNOU avec M. LABORIE. Priés M. de BEAUBOIS de m'excuser, et
 faites vous servir chés moi tout comme si j'y étais... »

[Daunou : Conventionnel, il fut l'un des principaux rédacteurs de la
 Constitution, le premier Président du Conseil des Cinq-Cent, et à l'origine
 de la création de l'Institut de France]. (Cat. 7, n° 40).

EON Charles de Beaumont, chevalier d' (1728-1810). Agent secret célèbre grâce au
 doute qu'il entretenait sur son sexe. — Pièce autographe intitulée « Répartie » :
 S.l.n.d. 1/2 page in-4, corrections.

Répartie comique.

Cette pièce révèle l'humour du chevalier qui se jouait lui-même des
 commérages qui couraient sur son compte :

« Un jour la Reine, ayant dit à Melle Déon à son bal à Trianon, devant
 nombre d'officiers des Gardes du Corps et des Cent Suisses : Comment
 avez-vous fait pour tromper si longtemps les hommes, sans pouvoir tromper
 les filles et les femmes ? Elle lui répondit : Madame, il est plus facile de
 tromper les grosses bêtes que les petites. »

Habile diplomate de Louis XV, le chevalier d'Eon fut envoyé en Russie
 pour soutenir les prétentions du Prince de Conti au trône de Pologne.
 Revêtant pour cette mission des vêtements féminins, il fit naître autour de
 son personnage une véritable légende, ce que vinrent renforcer ses traits
 d'une grande finesse et son visage imberbe. D'une intelligence rare, le
 chevalier d'Eon était totalement dévoué à Louis XV. Son mépris de la Cour
 et sa correspondance secrète avec le souverain indisposèrent la Pompadour
 qui parvint à le faire tomber en disgrâce. (Cat. 5, n° 38).

LACLOS Pierre CHODERLOS de (1741-1803). Ecrivain (*Les Liaisons dangereuses*,
 1782) et général d'artillerie. — Lettre autographe signée « P. Choderlos de
 Laclos » adressée à CONDORCET. Paris, 16 juin 1793. 1 page 1/4 in-4, adresse
 au dos. On joint une lettre autographe signée du conventionnel ALQUIER au
 même, en date du 15. 1 page in-4, adresse au dos.

Très rare lettre sur l'arrestation de Laclos après la victoire de Valmy.

Cette bataille, remportée par Dumouriez et pour laquelle Laclos s'était
 occupé de réorganiser l'artillerie, valut à ce dernier d'être promu maréchal
 de camp et nommé gouverneur général des Etablissements français de
 l'Inde. Mais la trahison de Dumouriez ayant jeté le doute dans les esprits,
 Laclos fut considéré comme suspect, et incarcéré le 31 mars alors qu'il
 venait de présenter à l'Assemblée un boulet de son invention d'une
 puissance d'explosion bien supérieure à ceux alors employés par l'armée.

*J'aurais demain matin, dix heures, cherché le régime
 que j'aurais demandé en jour & y tenir.*

— — — — —

*P. Choderlos
 Laclos.*

Relâché sous condition le 10 mai, il vient ici demander audience à Condorcet, « *député à la Convention Nationale* ». Ce rendez-vous reste en effet « *le seul moyen de tenir la promesse que vous avez bien voulu faire au citoyen Alquier. Je me reproche jusqu'à un certain point d'abuser ainsi de votre temps, mais quelque mépris que m'ait donné pour la calomnie, en général, la longue habitude d'être calomnié, vous concevrez aisément que je cesse d'en juger ainsi quand on parvient à la faire répéter par des personnes telles que vous...* ».

La lettre d'Alquier, jointe à cette requête est de la même veine, et la recommandation qu'il y fait de Laclous, son « *ami depuis quinze ans* », s'appuie sur l'occasion offerte à Condorcet « *de réparer une erreur, que vous n'êtes pas destiné à commettre* » : « *Je ne lui ai pas caché que vous aviez des préventions contre lui, et comme je m'y attendois, il offre de les détruire : je vous prie donc de recevoir et d'entendre M. de Laclous, et je vous remercie d'avance du bonheur que j'aurai à vous entendre dire du bien de mon ami longue vous l'aurez connu* ».

Charles Jean-Marie Alquier, magistrat (1752-1826) fut élu à la Convention Nationale en septembre 1792 et vota, à ce titre, la mort de Louis XVI « tout en demandant à ce que l'exécution fût différée jusqu'après la signature de la paix ». Il poursuivit sa carrière sous l'Empire comme ambassadeur. (*Cat.* 5, n° 51).

LOUIS XV - Roi de France en 1715 (1710-1774).

— Lettre aut. au duc de Choiseul « à Versailles ce 14 may 1758 ». 1 p. 22 x 17 cm.

Lettre remarquable du souverain de la France qui à 48 ans écrit parlant de lui à la 3^e personne, « Le roi vient de ressentir qu'il est homme comme les autres par un genou qui lui a fait faux bond... et que sur ce point il n'est autre que ses sujets ». La lettre est également importante sur le plan diplomatique.

« Quoique l'impératrice soit femme et qu'elle en ait la foiblesse, elle n'en est pas moins une grande princesse ni vous un bon négociateur quoique je ne vous connoisse pas si particulièrement que les autres et vous verrez un jour que je sais recompenser ceux qui me servent quoique je n'ai nulle familiarité avec eux, mais pour cela il faut continuer à bien mener les choses pour les amener à leur point de perfection ou du moins que tout le monde soit content et satisfait. Le roi vient de ressentir qu'il était homme comme les autres par un genou qui lui a fait faux bond pendant quelques jours il l'a aussi parfaitement senti sur tous les points que ses sujets peuvent éprouver parce que sur ceux là il n'est pas autre qu'eux, et s'en fait gloire et à près de 50 ans ce qui ne vaut plus rien pour rien et les yeux est la seule chose qu'incessamment il lui restera, et encore lui faudra-t-il bientôt des lunettes. Je crois que. vous aurez bien regretté le pape. Dieu veuille nous en donner un pareil. Après cela je pense qu'il faut finir ma lettre. »

Le Roy veut la

raconter qu'il étoit bon comme les autres par conséquent
 que lui a fait fondre pendant, ^{quelques jours} et la même perfection
 sur tous les points que ces sujets peuvent avoir
 par conséquent ceux-là, et n'est pas autre qu'un
 fait gloire, et a joué de 50 ans en qui n'en a plus
 bien plus tard, et les yeux et la robe blanche qu'on
 et lui vint, et même lui a fait à il bonté des lettres
 j'espère que vous avez bien regardé le Pape dans mille
 vous en donnez un grand coup de je pense qu'il faut finir

MIRABEAU Honoré-Gabriel de Riquetti, comte de (1749-1791) le grand orateur des débuts de la Révolution : L.A., au château d'If 9 octobre 1774, à SA FEMME, au château du Bignon ; 3 pages in-4, adresse, marque postale (petite déchir. par bris de cachet avec perte de qqs mots, plis fragiles). SUPERBE LETTRE DE PRISON. 17 jours depuis la dernière lettre d'Émilie : « Quel intervalle : et qu'il y a de distance entre nos pensées et leur communication ! [...] une incertitude si longue tue l'espoir. [...] si tu sçavois comme mon cœur s'élançe après les jours de courrier, comme il palpité en voyant arriver la barque, et quelle tristesse le saisit, lorsqu'elle ne m'apporte rien, tu aurois vraiment pitié de moi. Je conçois très bien ce qu'on dit de madame de Sévigné qu'elle aimoit beaucoup plus madame de Grignan absente que présente ; c'est-à-dire qu'elle avoit beaucoup plus l'air de l'aimer. On ne sent jamais bien le besoin de ce que l'on a, jamais aussi bien du moins qu'on en sent sa privation ; d'ailleurs l'amour et l'amitié sont les fleurs d'un arbuste épineux. [...] Peut-être te falloit-il ce nouveau genre de vie pour te prouver que j'étois réellement nécessaire à ton cœur. Pour moi, je sçavois depuis longtemps ce que tu étois au mien, et je puis te jurer sur mon honneur qu'il n'y a eû que 10 jours dans ma vie, depuis mon mariage, pendant lesquels je n'aye pas senti le besoin d'être auprès de toi. Peut-être celui qui liroit mon ouvrage sur le Despotisme [*Essai sur le despotisme* qui paraîtra en 1776], tout défectueux qu'il est, ne voudroit-il pas croire qu'il a été écrit tout entier à côté de toi, à batons rompus, dans un tems où mon ame étoit bourrelée, ma tête accablée, ma présence d'esprit distraite par 40 allans et venans &c ». . . Il oppose à cette vie fructueuse et aimante sa stérilité actuelle. Pourtant il tâche de tirer parti de son épreuve ; « Au beau milieu de tout ce tracas phisique et moral, je réfléchis sur moi, ne pouvant rien faire qui m'amuse ; et je vois bien, que malgré moi même, il faut prendre condamnation sur ce que je me croyois, de bon, comme sur ce que je me suis reconnu de mauvais. Tu me connois depuis assez longtemps pour m'avoir souvent surpris à la dupperie, de me compromettre pour

autrui. Je me pardonnois ce petit recoin de turbulence, parceque je sentoie bien que cela tenoit à un sentiment honnête. Ah ! certes je l'abjure... au moins autant que je pourrai. Un ancien compare la société humaine aux jeux olympiques où les uns poursuivent la victoire ; les autres débitent leurs denrées, où d'autres enfin sont simples spectateurs, ne recherchent ni profit ni applaudissements, et ne jouent pas le plus mauvais rôle... eh bien je serai spectateur je t'assure. — Rechercher les hommes, fut-ce pour leur être utile est un commerce bien chanceux ; il vaut mieux les observer dans l'inaction... Il se livre alors à des réflexions sur ses peines : « Je croyois avoir à peu près tout souffert ; depuis que je vivois ; moitié par ma faute, moitié par l'arrangement des choses ; et je disois : *ouf me voilà presque au bout...* je me trompais ; et j'en ai la preuve très complète ; tant mieux ; car c'est être peu avancé dans la science de la vie que de ne pas sçavoir souffrir ; et dans ce sens, il est très vrai que la recherche des sociétés, soit disant perfectionnées, nous recule dans cette science, à laquelle la nature nous exerce tous les jours davantage ; car enfin, je ne suis pas fort à mon aise, soit : mais j'ai 25 ans, et un assez bon corps ; et je dois bien m'attendre qu'avec les secousses de tout espèce qu'il a reçûs il ne sera pas longtems de même. Je l'ai déjà vû affoiblir à vûe d'œil cette santé dont je ne connoissois gueres les bornes ; or son détraquement total sera une nouvelle scène que je n'ai pas encore joué. Eh bien ; je ne me doutois seulement pas de cela, avant que Louis 16 m'eût bien voulu mettre dans un lieu de méditation ; je commençois à sentir que c'est un revenu que de n'avoir pas de fantaisie, *et que les richesses viennent plus de l'ordre que de la recette* ; j'envisageois un avenir doux et tranquille. Je m'étois mis au dessus de beaucoup de choses ; je m'étois étourdi sur beaucoup d'autres, je m'accoutumois à une petite vie simple, dont l'habitude me seroit devenue bientôt une nécessité. C'est un grand mal qu'une *habitude* ; car elle nous énerve et nous fond tellement que nous ne sçaurions souffrir sans crier la piqueure d'une mouche... certes j'ai reçû un bon coup d'éperon qui m'a tiré de ma léthargie ; et je ne risque point de contracter ici d'habitude *efféminente*. [...] P.P.P.P. *pauvre prisonnier prend patience*. Voilà nôtre lot et nôtre devise. Taches de te soutenir au vent. Si l'on persiste dans le parti que l'on a pris tout ira bien ; si l'on s'en départ encore une fois, on fera de la bouillie pour les chats, et je recommencerai sur de nouveaux frais, ou l'on me retiendra ici toute ma vie »... (Cat. 2, n° 207).

MIRABEAU Victor, marquis de (1715-1789) « l'Ami des hommes », économiste et agronome, père du grand orateur

— LA.S, du Bignon 5 novembre 1775, à SON FILS, le comte de MIRABEAU, au château de Joux ; 3 pages in-4, adresse, cachet cire rouge aux armes (brisé). LONGUE ET ÉTONNANTE LETTRE À SON FILS QU'IL A FAIT EMPRISONNER. « Je vous avais d'abord fait une réponse, et puis elle demeure attendu qu'il est inutile de parler une langue qui n'est pas entendue. Vous y apeles *légèretés* un dérangement de 220000^{ll} en pièces probantes sans toutes celles que je ne connois pas, et un tas de manœuvres que pour des millions on ne voudrait pas avoir imaginées ; vous m'y parles d'une vilaine affaire, sur laquelle je me suis asses déclaré après pièces vues, et uniquement les vôtres, pour que par respect on ne m'en parle jamais. Vous vous plaignez de mon injustice, vous réclames le chateau d'If, vous me voués a mes remords et me menaçés d'aller chercher la liberté. A tout cela qu'avois je a répondre ? »... Avec ses

gâtérés vos affaires. Vos interets naturels seroient de tendre avec effort et constance au jour et a lheure a vous mettre quand a vos affaires le plus pres possible du point cy dessus : vos interets factices sont qu'on arrange vos affaires de maniere 1° que le sang innocent cesse de crier, 2° que votre liberté ne soit plus compromise, 3° qu'il ne soit plus question de lauteur puanteur »... Tout peut s'arranger par son entremise, et il peut faire lever la lettre de cachet, mais il lui paraît que la société qui quelquefois civilise les autres ne vaut rien à son fils : « lorgueil s'y enflame aussitost et vous extravagués »... Il l'exhorte à approfondir ses connaissances et à travailler à se faire estimer de M. de Saint-Mauris [gouverneur de la prison]. « Vous me recomandes votre fils et votre femme. Eux et vous etes sur mes crochets tandis que tous vos revenus sont sains et que les pensions n'en peuvent pas même etre distraites. Quand a votre fils j'avais toujours conté m'en charger, il est lenfant et lespoir de la maison que mes pères m'ont confiée, il m'appartient Quand a votre femme, vous scaves comment vous me laves envoyée, elle est ches moy elle et ses gens, comme il luy convient d'y etre ; je pouvois pourtant la laisser a une famille nombreuse et riche et fort en état de la soutenir. Elle est docile, capable de prudence, a bien de l'esprit et est pleine d'honneur ; mais enfin toute femme à besoin d'etre conduite et nourrie de l'esprit de famille ; la principale affaire d'un homme d'honneur est de ménager lestime et lattachement de sa femme, sans luy faire trop apercevoir qu'il sent que de cela dépend tout son bonheur... Je ne me mèle point de ce qui se passe entre vous »... Si elle n'écrit pas à son mari, elle n'écrit pas non plus à son père, qu'elle adore pourtant. « C'est votre affaire ; mais si continuant a faire la guerre a outrance a tous vos avantages, vous perdez encor celuy là ne vous en prenes pas a moy ches qui lon ne voit que des exemples de lesprit de famille, mais prenés vous en à un orgueil infernal, qui croit que tous les gens à qui il a coupé la gorge, sont encor ses redevables et trop heureux de luy etre assujettis quand il luy plaît. Lorgueil est le pere des mécomptes ; il seroit bien temps que vous vous accordies un peu a la science des calculs, et a courir a bon escient apres les debris de tous vos avantages »... (Cat. 2, n° 208).

Outre ces lettres, le catalogue n° 2 propose une lettre de la marquise de Mirabeau et une autre de Sophie Monnier au grand orateur révolutionnaire [n° 209 et 210].

RESTIF DE LA BRETONNE Nicolas (1734-1806). Ecrivain.

— Lettre autographe signée à M. Maugirard. 27 prairial an X [16 juin 1802].
1 page in-12, adresse au dos.

« Vous m'avez montré l'infamie de vos calomnieateurs... »

Restif de La Bretonne

Je ne pourrais vous exprimer, combien votre
loyauté d'hier m'a mis de l'aune dans le sang !
En vous rendant toute mon estime, comme le prouve
l'écrit que je vous ai signé, vous m'avez
démontré l'infamie de vos calomnieateurs. Je tombe
pas dans leurs motifs : mais d'après la tournure
des choses, je serois très tenté de croire, que des
prétentions mal reçues sur les jeunes personnes
en sont la source principale. Quant à moi, il ne me
reste aucun doute sur votre honnêteté, probité et
moralité.

J'ai parlé hier au C.^[itoyen] Robert Manou, m'exprimant
de manière à être parfaitement entendu, autant que
ses oreilles auroient pu être cassées ; mais il m'a
paru que non... Si mal a été fait, ce qui est douteux,
tout a été réparé. Je me hâte de vous en instruire,
afin que votre délicatesse n'ait plus rien qui la
peine. »

27 prairial an X.

« Je ne pourrais vous exprimer combien votre loyauté d'hier m'a mis de baume dans le sang ! En vous rendant toute mon estime, comme le prouve l'écrit que je vous ai signé, vous m'avez démontré l'infamie de vos calomnieateurs. Je n'entre pas dans leurs motifs : mais d'après la tournure des choses, je serois très tenté de croire, que des prétentions mal reçues sur les jeunes personnes en sont la source principale. Quant à moi, il ne me reste aucun doute sur votre honnêteté, probité et moralité.

J'ai parlé hier au C.[itoyen] Robert Manou, m'exprimant de manière à être parfaitement entendu, autant que ses oreilles auroient pu être cassées ; mais il m'a paru que non... Si mal a été fait, ce qui est douteux, tout a été réparé. Je me hâte de vous en instruire, afin que votre délicatesse n'ait plus rien qui la peine. »

LISTE DES CATALOGUES

1. *Lettres et autographes* Charavay, septembre 1998.
2. *Les autographes* Thierry Bodin, septembre 1998.
3. *Les autographes* Thierry Bodin, printemps 1999.
4. *Lettres et autographes* Charavay, avril 1999.
5. *Les neuf Muses*, printemps 1999.
6. *Les autographes* Florence Arnaud, mai-juin 1999.
7. *Catalogue d'autographes* (maison Lefebvre, Bois-Colombes) juin 1999.
8. Galerie Frédéric Castaing 1999.